

Développement Humain, Handicap et Changement Social Human Development, Disability, and Social Change



Le travail de deuil culturel chez le migrant et chez l'intervenant : L'Atelier interculturel de l'imaginaire comme tuteur de résilience

Lucille Guilbert, Joanne Tessier and Raymonde Gagnon

Volume 19, Number 1, April 2011

Résilience : pour voir autrement l'intervention en réadaptation

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1087283ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1087283ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Réseau International sur le Processus de Production du Handicap

ISSN

1499-5549 (print)

2562-6574 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Guilbert, L., Tessier, J. & Gagnon, R. (2011). Le travail de deuil culturel chez le migrant et chez l'intervenant : L'Atelier interculturel de l'imaginaire comme tuteur de résilience. *Développement Humain, Handicap et Changement Social / Human Development, Disability, and Social Change*, 19(1), 185–192.
<https://doi.org/10.7202/1087283ar>

Article abstract

L'atelier interculturel de l'imaginaire (AII) est un dispositif de médiation culturelle et de tuteur de résilience en groupes interculturels. Il a été élaboré à partir des situations concrètes de recherche et d'intervention auprès des personnes immigrantes et réfugiées, de formation des professionnels de l'intervention et de formation des étudiants universitaires. Structuré comme un rituel de la rencontre, il comprend quatre phases :

1. Un rituel d'ouverture et de présentation de soi avec des objets symboliques.
2. Une performance narrative de récit symbolique (conte oral, texte littéraire, dit de vie).
3. Un échange d'associations libres et de commentaires.
4. Un rituel de clôture où chaque personne exprime brièvement ce qu'elle retient de la rencontre.

Une série de sept ateliers interculturels avec un même groupe se répartit sur plusieurs semaines. Nous effectuons présentement, chez Les Accompagnantes, qui « accompagnent » des couples autour de l'expérience de la grossesse et de la naissance, une série d'AII auprès d'intervenantes et de parents qui vivent des transitions de migrations et/ou de parentalité.

Les séances sont organisées autour des thématiques suivantes : 1. Variabilité des conceptions et des perceptions du temps; 2. Transmission d'identités et de valeurs dans le couple; 3. Transmissions intergénérationnelles de savoirs et de pratiques; 4. Mémoires du corps et 5. Deuils et rites de guérisons.

Dans le cadre de cet article, nous livrerons les résultats préliminaires de cette initiative.

Tous droits réservés © Réseau International sur le Processus de Production du Handicap, 2011

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Le travail de deuil culturel chez le migrant et chez l'intervenant: L'Atelier interculturel de l'imaginaire comme tuteur de résilience

LUCILLE GUILBERT¹, JOANNE TESSIER² et RAYMONDE GAGNON³

¹ Département d'histoire, Université Laval,

² Collectif les Accompagnantes de Québec,

³ Programme en pratique sage-femme, Université du Québec à Trois-Rivières

Article original • Original Article

Résumé

L'atelier interculturel de l'imaginaire (All) est un dispositif de médiation culturelle et de tuteur de résilience en groupes interculturels. Il a été élaboré à partir des situations concrètes de recherche et d'intervention auprès des personnes immigrantes et réfugiées, de formation des professionnels de l'intervention et de formation des étudiants universitaires¹. Structuré comme un rituel de la rencontre, il comprend quatre phases :

1. Un rituel d'ouverture et de présentation de soi avec des objets symboliques.
2. Une performance narrative de récit symbolique (conte oral, texte littéraire, dit de vie).
3. Un échange d'associations libres et de commentaires.
4. Un rituel de clôture où chaque personne exprime brièvement ce qu'elle retient de la rencontre.

Une série de sept ateliers interculturels avec un même groupe se répartit sur plusieurs semaines. Nous effectuons présentement, chez Les Accompagnantes, qui « accompagnent » des couples autour de l'expérience de la grossesse et de la naissance, une série d'All auprès d'intervenantes et de parents qui vivent des transitions de migrations et/ou de parentalité.

Les séances sont organisées autour des thématiques suivantes : 1. Variabilité des conceptions et des perceptions du temps; 2. Transmission d'identités et de valeurs dans le couple; 3. Transmissions intergénérationnelles de savoirs et de pratiques; 4. Mémoires du corps et 5. Deuils et rites de guérisons.

Dans le cadre de cet article, nous livrerons les résultats préliminaires de cette initiative.

Mots clés : Résilience, ateliers interculturels de l'imaginaire, vies et deuils

Introduction

Le travail de deuil est une dimension intrinsèque de l'expérience de migration. Les intervenants auprès des personnes immigrantes et réfugiées ressentent également des deuils à des degrés divers, dont une perte de leurs certitudes culturelles et professionnelles. Afin de favoriser « un travail de deuil culturel », nous avons combiné une adaptation du modèle de travail de deuil de Monbourquette (Bernard, 1990; Monbourquette, 2009; Guilbert 1997) avec l'Atelier interculturel de l'imaginaire (All) (Guilbert, 2010). Nous effectuons des ateliers avec des intervenantes qui accompagnent des couples en situation de périnatalité.

Comme l'ont affirmé Leon et Rebeca Grinberg (1986), toute migration est une catastrophe, au sens de la figure mathématique qui signifie la rupture et la discontinuité. Le processus d'adaptation qui découle de ce déplacement physique oblige à un déplacement intérieur par un passage à un nouvel espace culturel et peut être assimilé à un processus de réadaptation. Le deuil est une dimension intrinsèque de la migration, et à un degré très intense dans l'expérience d'exilé et de demandeur du statut de réfugié. Pertes d'êtres chers, par la distance ou par la mort. Pertes de biens matériels et du statut socioprofessionnel. Pertes des repères et des certitudes culturelles aussi. Grinberg et Grinberg (1986) ont démontré, dans *Psychanalyse du migrant et du réfugié*, les conséquences traumatisantes du deuil qui se manifestent à des degrés divers dans l'expérience de l'immigration volontaire et celle de l'immigration forcée. Sélim Abou (1990) souligne l'impact du deuil et du travail de deuil sur les processus d'insertion, d'intégration et d'acculturation du migrant. Edmundo Gomez Mango (1988) a par ailleurs insisté sur l'exil en tant qu'expérience déterminante qui, malgré la souffrance qu'il générerait et dont il était la conséquence, pouvait s'ouvrir sur un « enrichissement de vie » par la découverte de l'altérité. L'élaboration du deuil suppose toujours une confrontation au passé et la création d'un projet qui libère de l'angoisse du futur et de l'incertitude (Bertrand, 1990). Lorsque la migration est forcée, les pertes sont plus brutales,

plus nombreuses et plus intenses. Le travail de deuil qui en découle et les reconstructions identitaires qui s'imposent se font encore plus exigeants que dans la migration volontaire. La transition s'accompagne de souffrances, certes, mais si la personne est bien accompagnée, elle mobilise des forces de résilience. Elle peut devenir une occasion de développement au cours de laquelle la personne puise dans ses ressources culturelles, psychologiques et sociales, effectue de nouveaux apprentissages, acquiert de nouveaux savoirs, assume de nouveaux rôles identitaires, s'investit dans de nouveaux réseaux sociaux et de nouvelles relations interpersonnelles (Zitoun et Clermont, 2002; Guilbert et Prévost, 2009). Le travail de deuil et la résilience doivent être examinés aussi du point de vue des intervenants, que nous appellerons dans ce texte *accompagnants*, qu'ils soient enseignants, travailleurs sociaux, professionnels de la santé ou autres. Les accompagnants sont confrontés à des situations douloureuses et à une clientèle aux origines nationales et ethnoculturelles de plus en plus diversifiées. Ils expérimentent un équilibre difficile à tenir entre la sympathie et l'empathie. Ils subissent des remises en question. Ils vivent des transitions et ils entrent, bon gré mal gré, dans un processus de deuil de leurs certitudes culturelles et professionnelles. Les accompagnants ont eux aussi besoin d'être accompagnés. C'est donc toujours sous l'angle de la dyade accompagnant / accompagné que nous abordons la thématique du travail de deuil et de la résilience, même lorsque nous travaillons séparément avec l'un ou l'autre groupe.

Le travail de deuil culturel chez l'accompagnant

Ce besoin d'accompagnement, tant de la part des accompagnants que des réfugiés, est apparu avec acuité dans la région de Québec lors de l'accueil des réfugiés de Bosnie et Herzégovine entre 1990-2000. Avec les acteurs du milieu, nous avons mis en œuvre une démarche de médiation interculturelle et des réseaux de médiation créatrice (Guilbert, 1997; 2004). Un des outils de formation et



d'accompagnement que nous avons utilisés avec les intervenants est le modèle de travail de deuil en sept étapes Jean Monbourquette : 1. La résistance à la souffrance; 2. L'expression des sentiments – Nommer les pertes; 3. Les choses non finies; 4. La question du sens de la perte; 5. Le pardon; 6. Le laisser partir; et 7. L'héritage. Nous avons adapté ce modèle au travail de deuil culturel pour favoriser une capacité de distanciation des accompagnants face aux difficultés qu'ils vivaient dans leurs pratiques auprès des réfugiés.

La résistance à la souffrance correspond au déni sensoriel, intellectuel et émotif. L'accompagnant peut entretenir longtemps l'illusion que tout va bien malgré le malaise qu'il ressent devant certaines réactions. La souffrance qu'il reconnaît le plus facilement est celle de la sympathie qui le conduit, parfois trop, et à son corps défendant, de prendre sur lui la souffrance de l'autre. La dépression est contagieuse, l'épuisement professionnel guette lorsque l'accompagnant n'arrive pas à développer la distanciation empathique nécessaire à son travail d'accompagnateur. Pour se protéger, le déni de sa vulnérabilité peut le conduire à s'appuyer sur une définition stricte de sa tâche professionnelle, ou encore en cherchant un responsable d'une mauvaise gestion de la situation : « Mon mandat, c'est d'enseigner le français, la culture, un métier... tout le reste ne me concerne pas, je ne suis pas un travailleur social ». « Le problème c'est qu'on nous envoie un si grand nombre de réfugiés de la même origine. Pourquoi on les concentre au même endroit ? » « Le problème vient d'eux, c'est culturel, ce sont des revendicateurs, ce sont des manipulateurs ». D'autres malaises peuvent surgir que l'intervenant a du mal à reconnaître ou à avouer. Certaines relèvent de ce que Janine Holh et Margalit Cohen-Emerique (1999) ont identifié comme « les menaces à l'identité professionnelle » en contexte interculturel, et « la peur du retour des archaïsmes » concernant entre autres l'égalité homme / femme, l'éducation des enfants, les contraintes religieuses.

L'expression des sentiments

Le fait de raconter les incidents critiques permet d'exprimer les sentiments qui sont rattachés à ces faits. À travers l'expression des émotions, on se donne le droit de ressentir des émotions négatives ou contradictoires. Cette technique de raconter l'événement permet de créer une distanciation et de développer une plus grande liberté dans la relation. L'accompagnant éprouve aussi des réticences à exprimer ce qu'il ressent, coincé entre le temps, le rôle de la relation d'aide et la « face » de son identité professionnelle. Lorsqu'il se réapproprie le droit et la capacité de dire ce qu'il est, quelles sont ses valeurs et ses sensibilités, il peut alors mettre des mots sur ses sentiments de peur et de honte d'être considéré raciste de même que le ressentiment qu'il éprouve : être compris par les immigrants, être frustré qu'ils ne partagent pas le projet de société, qu'ils semblent ne pas vouloir apprendre le français; se sentir menacé, dérangé sur son propre territoire. Les émotions et les intérêts sont souvent difficiles à formuler : la responsabilité de représenter l'institution dans laquelle on travaille et la société québécoise tout en n'étant pas toujours d'accord avec les règles et les contraintes; la reconnaissance rationnelle de l'importance de l'immigration pour maintenir le poids démographique du Québec au sein du Canada, et en même temps, la peur que les immigrants accroissent le nombre de la population anglophone; la poursuite sincère d'un idéal social humanitaire, et en même temps, le désir de protéger ses intérêts économiques et culturels; le désir d'être compréhensif et tolérant dans une société qui propose un idéal pluraliste, et en même temps, la peur de régresser vers des images archaïques de l'évolution de la société québécoise, particulièrement en ce qui concerne les questions des rapports homme / femme et l'éducation, la protection et les droits des enfants.

Les choses non finies

L'expression des sentiments par rapport aux événements révèle peu à peu la source cachée de plusieurs sentiments. Tant sur le plan cultu-

rel que sur le plan personnel, des choses sont restées en suspens et n'ont pas eu le temps d'être intégrées. Certaines valeurs dans lesquelles nous avons été socialisés et que la vie et la société nous ont conduits à changer sans nous les réapproprier sous une autre forme, provoquant ainsi une incertitude morale et spirituelle. C'est ainsi que lorsque l'immigrant parle des *hommes roses* au Québec, du taux de divorce, des enfants indisciplinés et mal élevés, des problèmes de drogue dans les écoles, à ce moment la colère et l'inquiétude s'infiltrant dans le cœur de l'accompagnant québécois. Lorsque les choses non finies ont été exprimées, il devient plus facile de quitter une interprétation émotive des interactions et de réaliser une distanciation et une décentration. La décentration n'est jamais un exercice de pure volonté, elle serait alors éphémère et artificielle.

Le sens de la perte

La distance face à ses réactions émotives se développe par la question du sens de la perte. Pour l'*accompagnant*, la perte des certitudes culturelles l'oblige à entrer à l'intérieur de lui-même afin de chercher des ressources personnelles au lieu de s'accrocher à des réponses toutes faites, à un *prêt-à-penser* fourni par l'institution et la société.

Le pardon et le laisser partir

Nous regroupons en une seule les cinquième et sixième étapes du modèle de Monbourquette parce que nous considérons que dans une grande mesure pardonner signifie « laisser partir », libérer en soi quelque chose qui était retenu. Rappelons cependant que pour nous, il ne s'agit pas d'étapes linéaires, mais de dimensions interactives. Pardonner et laisser partir constituent l'inspiration et l'expiration d'un même mouvement respiratoire. Monbourquette nomme « étape du pardon » la cinquième étape de la démarche de travail de deuil qu'il propose. Ce terme peut rebuter nos mentalités laïcisées, fébriles aux évocations de religiosité. Rien n'est plus éloigné cependant de la religiosité que le pardon. Ce terme a malgré tout la force de provocation suffisante pour redonner à

la personne blessée le pouvoir sur le devenir de son état : ou bien se complaire dans un état de victime; ou bien prendre le rôle de l'offensé vengeur; ou mieux encore, comme troisième voie, opérer la séparation entre la blessure de la personne qui a reçu cette blessure, mais qui ne s'identifie ni au mal ni à la blessure ni à l'agresseur. Monbourquette présente l'étape du pardon comme se réalisant au niveau du cœur. Il lui donne la signification non seulement du pardon de l'autre, de l'offenseur, mais prioritairement le pardon de soi-même. Le pardon est perçu comme une libération profonde de la personne, qui s'exprime sur le plan de l'imagination par un laisser partir. Dans son livre *Comment pardonner?*, Monbourquette précise les étapes du pardon : « faire cesser les gestes offensants; reconnaître sa blessure et sa pauvreté; partager sa blessure avec quelqu'un; bien identifier sa perte pour en faire le deuil; accepter la colère et l'envie de se venger; se pardonner à soi-même; comprendre son offenseur; trouver dans sa vie un sens à l'offense; se savoir digne de pardon et d'être pardonné; cesser de s'acharner à vouloir pardonner; décider de mettre fin à la relation ou de la renouveler; célébrer son pardon ». Lorsque nous avons abordé cette étape avec des accompagnants, des résistances très fortes se sont produites chez les intervenants. Le terme même de *pardon* provoquait des réactions défensives. D'une part, cela renvoyait à des images religieuses jugées archaïques; d'autre part, ce ne semblait pas à propos ou trop tôt de parler de pardon. Le terme semblait démesuré pour ce que les intervenants ressentaient dans leurs pratiques auprès des réfugiés. On pouvait alors exprimer davantage cette étape sous forme de détachement, de distanciation, d'apaisement face aux douleurs et aux contradictions. Lors de la rencontre suivante, on a discuté d'autres aspects complètement étrangers à la démarche entreprise, soit l'expérimentation d'une démarche de travail de deuil culturel. Puis la rencontre ultérieure a réservé de grandes surprises. Ce qui n'avait pas été exprimé jusqu'alors a explosé : le sentiment d'être menacé et de ne pas se donner le droit d'exprimer ce sentiment d'agression parce qu'on est représentant professionnel, officiel, de l'institution ou de l'organisme dans lequel on



travaille, la société en général. Ce qui a éclaté en pleine lumière est la nécessité criante de développer des moyens de défense, à l'intérieur de soi et à l'extérieur, dans son environnement, pour se protéger contre des situations d'humiliation et d'intimidation : par exemple changer la dynamique du regard, changer de place. Cet aveu, appelons-le comme cela puisqu'il était si difficile à exprimer, cet aveu de fragilité, de vulnérabilité, permet de comprendre que l'autre aussi, l'immigrant ou réfugié en face de nous, réagit dans la même dynamique en se sentant menacé et agressé. Le laisser partir s'exprime essentiellement dans la nécessité d'accepter la réalité d'une société multiethnique, d'accepter le fait que le modèle exclusivement francophone n'existe plus et d'abandonner la conception d'homogénéité de la société.

L'héritage

Monbourquette définit l'héritage comme « l'ultime étape du deuil, où s'effectue la récupération des projections sur la personne aimée. C'est en quelque sorte se réapproprier l'amour, l'énergie, les qualités, les talents qu'on avait déposés dans l'autre ». Monbourquette a proposé un rituel pour l'appropriation de l'héritage : la personne pense à cinq qualités qu'elle reconnaissait dans l'être cher perdu et les symbolisait par cinq objets. « Je t'aimais pour cette qualité, tu n'es plus, mais cette qualité est réintégrée en moi. Ce rituel permet l'intériorisation et la réappropriation des qualités qu'on portait en soi et qu'on avait projetées dans une personne, dans un pays, dans l'idéalisation d'une période révolue. Pour l'accompagnant, l'héritage peut signifier la réappropriation des valeurs que l'on projetait dans une construction collective de la culture québécoise alors que nous portons ces valeurs en soi et que nous pouvons les réactualiser dans le contexte actuel.

Le modèle de Monbourquette s'est avéré un outil de formation et d'accompagnement pertinent pour faire émerger les malaises et les difficultés que vivaient les accompagnants. Les étapes sont utiles sur un plan pédagogique, mais ne correspondent pas à des étapes li-

néaires ni chez les réfugiés ni chez les intervenants. C'est surtout la dimension symbolique et créative, particulièrement dans l'héritage, qui retient notre attention. Différents modèles de travail de deuil, dont celui de Monbourquette, sont intégrés à la formation et à la pratique des Accompagnantes auprès des familles en deuil périnatal.

L'Atelier interculturel de l'imaginaire, un espace de résilience et une médiation culturelle

Un conteur acadien, conteur de *contes de traverses*¹, comme il se présentait lui-même, me disait à Tracadie, au Nouveau-Brunswick, en 1979 : « Ce sont des contes de traverses, parce que Ti-Jean traverse beaucoup de pays et qu'il rencontre aussi beaucoup de *travers*² [difficultés] et ça nous montre ce qu'on pourrait faire si on était dans la même situation ». Il évoquait dans son langage ce que Boris Cyrulnik nomme « résilience ». Cyrulnik (2001, 2002, 2003) insiste sur l'importance des activités créatrices et artistiques comme vecteurs de résilience. Par ailleurs, les figures de rebondissement, de capacité de redressement, de « résilience » abondent dans les contes de tradition orale, dans les récits de vie des migrants et tout particulièrement dans les récits de vie des réfugiés (Guilbert, 2009a). C'est autour de la performance des récits oraux que s'est organisé le dispositif de l'atelier interculturel de l'imaginaire dans le contexte d'accompagnement des réfugiés et de formation des accompagnants. L'atelier interculturel de l'imaginaire (AII) est un lieu de circulation de la parole et des imaginaires. Il crée un espace imaginaire commun en ayant recours à des pratiques culturelles expressives et symboliques qui possèdent à la fois des caractéristiques universelles et spécifiquement locales. Il intègre plusieurs pratiques culturelles parmi lesquelles la narration de contes de tradition orale, d'ethnotextes de mobilité, de dits de vie, de récits littéraires de mobilité de même que l'utilisation d'objets

¹ Contes merveilleux, selon la typologie des ethnologues et des littéraires.

² Avoir ou subir des travers : expression populaire, acadienne et québécoise, signifiant rencontrer des obstacles, avoir des difficultés.

symboliques ou d'usage courant de la vie quotidienne. Cet espace ouvert d'interlocution est délimité par un rituel d'ouverture et un rituel de clôture, à l'instar d'un conte. Le dispositif de l'atelier interculturel de l'imaginaire rappelle en effet celui du conte à plusieurs égards. La première étape rappelle le « Une fois c'était... » du conte par son rituel de présentation qui crée en ouverture un espace commun, symbolique, imaginaire et ludique alors que le rituel de clôture de la dernière étape ferme momentanément le cercle de l'imaginaire jusqu'à la prochaine séance à l'instar de la formule de clôture du conte : « Pis ils m'ont dit : va ailleurs raconter tes menteries. Et pis c'est toute ». Une séquence d'atelier interculturel de l'imaginaire se déroule en quatre étapes : 1) Ouverture – Rituel de présentation avec des objets symboliques; 2) Performance orale et récit : dits de vie, contes et récits d'expériences personnelles³; 3) Associations libres et autres récits; et 4) Clôture : Rappel en une phrase de ce que chacun retient de l'atelier.

Le cadre de l'All est à la fois structurant et accueillant un contenu toujours adapté aux groupes particuliers. Il s'avère que ce dispositif est retenu par les Accompagnantes comme créant des moments essentiels d'objectivation des pratiques, d'expression des sensibilités, de découvertes de l'Autre et de support à la résilience. Nous avons identifié ensemble cinq premiers thèmes porteurs de sens pour les pratiques des Accompagnantes et pour leur clientèle afin d'explorer les facettes multiples de la périnatalité en contexte de migration : a) Rapport fantasmé au temps et à l'espace; b) Choix du nom de l'enfant et engendrement symbolique de l'enfant et du devenir parent; c) Roman familial : les transmissions intergénérationnelles; d) Mémoire du corps et effets des non-dits; e) Travail de deuil et rituels de résilience. Ce qui a été souligné, c'est la force des effets et des résultats lorsque ce processus est vécu ensemble in situ. Nous explorons le travail de deuil et les rituels de résilience.

³ Pour plus d'explications et exemples de Dits de vie, voir Guilbert, 2009 / 2010, particulièrement le Dit de vie « L'enfant comme une fraise » qui évoque le deuil d'enfant.

Accompagnement périnatal et réadaptation

Le Collectif les Accompagnantes de Québec (CAQ) est un organisme qui répond aux besoins des femmes enceintes dans la région de Québec : grossesse, accouchement, suivi postnatal, deuil périnatal. Devenir parent est l'une des principales situations où s'opèrent des transformations et des changements majeurs dans la personnalité. Immigrer, être réfugié, avoir survécu à la guerre constituent d'autres situations capitales de transformation. Poursuivre des études pour s'orienter professionnellement en tant que jeune adulte est aussi un lieu de passage vers un-après. Les femmes accueillies par les Accompagnantes vivent toutes l'une ou plusieurs de ces transitions.

Le parent endeuillé et l'accompagnante

Une activité du CAQ, *Les Perséides*, est consacrée à l'accompagnement des parents en deuil périnatal. À l'instar du réfugié, le parent qui vient de perdre son enfant, que ce soit en gestation, à la naissance ou dans les mois suivants, est jeté brutalement dans sa perte. Pour éviter le déni extrême par la fuite dans l'errance psychologique et pour apaiser la douleur trop criante, des gestes sont souvent posés par le parent pour retenir l'illusion de la présence de l'enfant, par exemple en montrant des photos, en gardant la chambre du bébé, en voulant honorer un devoir de mémoire. Les états dépressifs et les idées suicidaires sont une réponse fréquente sinon incontournable de la détresse envahissante et trouvent écho dans les paroles souffrantes du chevreuil et de la biche devant leur chevreau tué par les chasseurs (dans la fable *La Vallée des quenouilles de Félix Leclerc* (1989 : 181-183) : « Allons le rejoindre dans la mort ! (...) Ne faisons pas injure au petit en acceptant de respirer un jour de plus que lui. Je veux que mes gambades finissent avec les siennes (...) Je ne veux plus souffler. Je ne veux plus vivre. Pourquoi les chiens ne m'ont-ils pas étranglé? Pourquoi n'est-ce pas la fin du monde? Je n'admets pas la loi cruelle qui précipite tout dans l'oubli. » On veut des explications de cause à effet. Com-



ment cela a-t-il pu survenir? Surgit d'abord le sentiment d'une faute, commise par soi-même et les sentiments de culpabilité envahissent le parent, ou commise par quelqu'un d'autre. Ou encore le déni peut s'exprimer par le désir de redevenir enceinte le plus tôt possible, pour que l'enfant continue... Mais si le parent se fait accompagner dans ce même désir, cela peut être une entrée positive dans le travail de deuil et une réorientation vers la vie. Dans la même fable, Félix Leclerc (1989 : 185) fait dire à la mésange qui recommence à bâtir un nid après avoir perdu sa couvée à cause de l'orage : « *Il faut qu'il y ait encore des oiseaux dans les bois (...)* » et la biche éplorée de lui répondre tout en lui donnant une touffe de poils pour son nid : « *Ce serait trop triste si un jour il n'y avait plus d'oiseaux (...)* Va et bâtis ».

L'expression des sentiments et le partage des émotions permettent de compléter symboliquement des rituels inachevés. Par la circulation des photos, on prouve que l'enfant a existé. Des parents conservent une petite boîte de souvenirs pour marquer des traces du passage de l'enfant qui les a faits parents, mais qui s'en est allé. Le sens d'un tel événement catastrophe est difficile à trouver. Il faut ici distinguer la rationalisation d'une explication causale (le « comment » qui se traduit couramment en « pourquoi », la recherche d'un coupable à qui attribuer la faute; ce qui correspond le plus souvent à une forme de déni) de la quête du sens. L'étymologie du sens, d'une part, réfère à la sensation, aux sens qui met l'homme en communication avec les objets du dehors, et d'autre part, signifie la direction. Quelle direction donner à ma vie alors que les directions présumées sont brisées? Comment assurer une continuité ou construire une nouvelle route pour cheminer dans la vie ? Sans ressources symboliques, qu'elles soient puisées dans la foi religieuse ou toutes autres croyances, dans la méditation, sans une philosophie de vie sur laquelle s'appuyer, le « Va et bâtis » ne sera plus possible ni pour le parent ni pour l'accompagnant qui chaque fois est rappelé à ce non-sens et à cette obligation vitale de construire un sens, pour soi, pour l'autre, dans la relation. Le récit de pratique suivant, raconté par une accompagnante lors d'un AII, nous

plonge au cœur des questions ontologiques, difficiles à définir et qui nécessitent des interprétations ouvertes, plurielles et souvent déconcertantes.

L'accouchement de Maya⁴ est prévu dans une semaine. Elle est anxieuse. Elle a déjà perdu une fille. Le médecin vient de reporter son rendez-vous. Elle ne sent plus son bébé. Mireille l'accompagne à l'hôpital. Les infirmières et le médecin annoncent à Maya que le bébé n'est plus en vie et qu'elle doit accoucher rapidement. Maya se balance de manière scandée et répète une phrase dans sa langue natale. La sœur de Maya évoque une erreur de diagnostic, un miracle possible. Maya insiste pour que le médecin s'engage à faire des tentatives de réanimation après l'accouchement. Elle refuse l'épidurale. Trois heures durant, elle subit les contractions avec le sourire. La sœur aussi sourit. À la sortie du bébé, des photos sont prises de la belle petite fille, « une petite cocotte endormie ». Puis le massage avec l'huile est pratiqué. Une infirmière québécoise qui connaissait la langue de la mère parle à Maya, ce qui l'apaise. Quand l'infirmière repart avec l'enfant mis dans une petite boîte, la mère sourit. Il faut que l'enfant parte avec des sourires. Au téléphone avec son mari, Maya n'arrête pas de s'excuser. Dans les jours qui suivent, les traditions culturelles sont respectées : le frère aîné donne le nom de l'enfant; Maya, la mère, respecte l'interdiction traditionnelle d'assister aux funérailles de son bébé; quand la famille est là, elle garde le sourire et fait comme si rien ne s'était passé. Mais lorsqu'elle est seule, elle passe des journées entières sur le canapé. Elle sort de l'étau des rituels traditionnels et exprime sa tristesse, sa colère, son désarroi seulement lorsqu'elle est seule avec l'accompagnante québécoise. Mireille garde le souvenir d'avoir agi de manière extrêmement fonctionnelle malgré le choc et la pudeur qu'elle ressentait. Elle se rassure par le fait que la famille endeuillée l'introduisait à leurs rituels.

Ce récit illustre le rituel façonné dans l'urgence par une mère aux prises avec cette question : Comment « finir » un accouchement qui n'a pas lieu ou plutôt qui a lieu, mais on sait déjà que le bébé est sans vie? La discussion lors de l'AII permet un partage des émotions, des pistes de réflexion : une attention accordée aux

⁴ Les prénoms Maya et Mireille sont des pseudonymes.

éléments culturels – le rapport au corps et à la douleur; des rituels traditionnels où la mère est éloignée du drame qu'elle vit; le choc culturel des accompagnants et le dilemme qu'ils peuvent ressentir devant l'écart des dispositifs médicaux et des demandes symboliques de l'accompagnée.

C'est autour du sens, de la direction à donner, pour l'accompagnant et l'accompagné, que s'articule l'efficacité des ateliers interculturels de l'imaginaire. En même temps, les accompagnantes s'approprient un dispositif créatif qu'elles pourront adapter à leur convenance auprès de leurs accompagnés en périnatalité.

Références

ABOU, S. (1986). «L'identité culturelle : relations interethniques et problèmes d'acculturation», Paris, Anthropos.

BERNARD, S. (1990). « Grandir à la suite d'un deuil. Une entrevue avec Jean Monbourquette », *Frontières*, vol. 2, no 3, p. 7-11.

BERTRAND, D. (1990), «Projet d'exil et acquisition de la langue étrangère», *Cahiers du CERES*, p. 139-147.

CYRULNIK, B. (2002). «Un merveilleux malheur» Paris, Odile Jacob.

GOMEZ MANGO, EDMUNDO (1988), « Une culture de l'exil, l'exil dans la culture », communication présentée à Paris (manuscrit non publié).

GRINBERG, L., R. (1986). «Psychanalyse du migrant et de l'exilé», *Lyon*, Césura Lyon Éditions.

GUILBERT, L. (1997). «Médiation civique et interculturelle. Proposition d'un modèle et expérimentation dans la région de Québec, Rapport présenté au ministère des Relations avec les citoyens et de l'Immigration, Québec, Université Laval.

GUILBERT, L. (2004). « Médiation citoyenne interculturelle. L'accueil des réfugiés dans la région de Québec », dans L. GUILBERT, *Médiations et francophonie interculturelle*, Québec, Presses de l'Université Laval, p.199-222.

GUILBERT, L. (2009/2010). « Médiation culturelle et résilience. La pratique du Dit de vie en groupe interculturel », *Frontières*, vol. 22, nos 1 et 2, p. 108-119.

GUILBERT, L. ET C. PRÉVOST, *Immigration et Études dans des villes moyennes universitaires, une recherche exploratoire à Québec et à Sherbrooke*, Centre Métropolis du Québec, Publication CMQ-IM, no 37.

HOHL J ET COHEN-EMERIQUE M. (1999), « La menace identitaire chez les professionnels en situation interculturelle: le déséquilibre entre scénario attendu et scénario reçu », *Études ethniques au Canada, Canadian ethnic studies*, vol. 21, no 1, p. 106-123.

LECLERC, F. (1989). *Allegro*. Introduction de Lucille Guilbert, Montréal, Bibliothèque québécoise.

MONBOURQUETTE, J. (2009), *Grandir. Aimer, perdre et grandir*, Montréal, Novalis.

ZITTOUN, T., A.-N. Perret-Clermont (2002), « Esquisse d'une psychologie de la transition », *Éducation permanente*, vol. 36, no 1, p. 12-15.

